

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 6 JUILLET 1889

## SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE

## SEULE AU MONDE

(Suite)

Ils étaient là, depuis le matin, se battant les flancs, à bout de projets et d'imagination, quand une voiture s'étant arrêtée à la porte de l'usine, et le timbre d'entrée ayant annoncé un étranger, Adèle instinctivement regarda dans la cour.

Un homme très grand, très gros, immense, un vrai géant, vêtu d'un ulster invraisemblable à petite pélerine microscopique et

à carreaux démesurés, coiffé d'un chapeau mou à forme tout aussi exotique que le pardessus s'avancait vers l'usine.

Les mains gantées de gants rouges tenaient un parapluie aussi mince qu'une canne.

Son visage, malgré les bords exigus de la coiffure, disparaissait sous d'immenses favoris couleur acajou.

— Mon Dieu ! s'exclama la jeune femme, Pierre, le voilà !

— Qui ? demanda M. de Sauves, qui n'avait rien vu.

— L'Américain.

— Quel Américain ?

— Pembroke ou Pierce, c'est sûr.

M. de Sauves n'eut point le temps de répondre.

Un ouvrier entra, portant au bout des doigts une très large carte sur laquelle Pierre aussitôt lut :

**JAMES PEMBROKE**  
de la maison J. Pierce et J. Pembroke,  
New-York.

Il se retourna vers sa sœur.

— Tu as raison, dit-il, c'est lui !

Adèle chancela et devint atrocement pâle.

— Qui, lui ? fit-elle

Très bas du bout des lèvres, car l'immense silhouette de l'étranger apparaissait dans le corridor, Pierre répondit :

— Sir Pembroke.

Celui-ci en effet entra.

— MM. de Sauves et Chaniers, demanda-t-il tout d'abord avec un accent à peine étranger.

Pierre qui le dévisageait répondit en se soulevant légèrement :

— C'est moi, monsieur.

Puis montrant un fauteuil :

— Asseyez-vous, monsieur, dit-il à l'Américain.

— Je viens, monsieur, pour notre affaire de New-York, commença aussitôt celui-ci.

C'est vous dire que je désire causer intimement avec vous.

Pierre comprit, et désignant Adèle :

— Mme veuve Chaniers, fit-il avec un geste de présentation, ma sœur et mon associée.

Vous pouvez, devant elle, monsieur, exposer tout ce que vous avez à me dire, nos intérêts sont communs.

L'Américain aussitôt se leva, s'inclina profondément devant la jeune femme, sans prononcer une parole, et ayant regagné son fauteuil, il s'apprêta à expliquer son affaire.

Placé en plein jour, on voyait bien le moindre détail de sa physionomie.

C'était un homme de quarante ans environ, au nez long, à la bouche largement fendue, au teint de la même couleur que ses cheveux et sa barbe, c'est-à-dire d'un blond si ardent qu'on eût juré de la brique pilée, mais dont le regard très bleu, très clair, très droit surtout, donnait à cette physionomie un peu banale une extraordinaire expression de franchise et de loyauté.

— Mon nom vous a appris qui je suis, monsieur et madame, dit-il aussitôt. Et vous pensez bien pourquoi je suis ici.

— Probablement, répliqua Pierre, vous venez nous demander un arrangement sans doute.

— D'argent, non. La somme que nous avons été condamnés à vous payer est depuis huit jours versée à sir Kelly. Nous vous avons fait un dommage, les juges l'ont chiffré. Il est payé, c'était justice. Je ne viens point pour cela.

— Pourquoi donc ? demanda l'ingénieur conquis malgré lui, par les yeux, la voix, le geste, la per-

saïse. Elle l'aima, et après s'être mariés, ils se fixèrent à New-York, où mon père a su également avec la fortune conquérir l'estime de tous ses concitoyens. Ma femme a une origine, non moins honorable, elle est l'arrière-petite-nièce de Washington, et l'une de ses héritières.

Je dois ajouter que dans ma famille comme dans la sienne il y a une chose qui prime tout, fortune, argent, puissance même, c'est l'honneur.

Après cela, monsieur et madame, voudrez-vous me croire quand je vous affirme que le jour où mon associé et moi avons exploité notre affaire de bois sculptés, nous pensions en avoir le droit absolu, sans porter tort à qui ce soit ? . . .

— Nous vous croyons, monsieur, dit Pierre de plus en plus subjugué par les façons de l'Américain.

— Oui, dit Adèle très grave, mon frère parle pour moi comme pour lui. Mais avant d'aller plus loin, voulez-vous me permettre néanmoins une question, sir Pembroke ?

— Je vous écoute, madame.

— Vous venez de nous dire qui vous étiez. Par l'ancienneté et l'honorabilité de votre famille, vous nous avez fait comprendre que lorsque pendant des générations l'honneur avait été la règle de conduite, jamais violée, des aïeux et des pères, le fils d'une telle race ne pouvait point faillir, même dans le plus petit détail.

Les yeux de l'Américain brillaient, tandis que d'un geste involontaire, sa tête approuvait les paroles de cette jeune femme si belle et qui traduisait si fièrement ses plus intimes pensées.

— Oui, ne put-il s'empêcher de s'écrier, c'est cela, tout à fait cela ! . . .

— Mon frère vient de vous le dire, nous vous croyons. Inutile d'insister là-dessus. Mais votre associé ? . . . Pouvez-vous nous certifier qui il est, d'où il sort ? . . . Le connaissez-vous de longtemps ? En répondez-vous enfin comme de vous-même ?

Sir James n'hésita pas.

— Absolument, dit-il aussitôt.

Sir Jonathan Pierce est originaire de la Louisiane.

Sa mère était une parente de la mienne.

Son père était un avocat de la Nouvelle-Orléans, fort connu et qui jouissait de l'estime générale, mais qui n'était pas riche. Il serait mort plusieurs fois millionnaire, s'il avait demandé les mêmes honneurs que ses confrères du barreau américain, mais il avait pour principe qu'un avocat consciencieux, comme un médecin,

doit être l'ami de son client, et le traiter de cette façon.

Avec cette règle de conduite, il a laissé une réputation sans tache, mais une fortune minime, que son fils Jonathan, un ingénieur remarquable, avec lequel tout jeune j'ai été élevé, a mise dans notre affaire de bois durcis, après l'avoir augmentée par quelques spéculations heureuses, très habilement conduites.

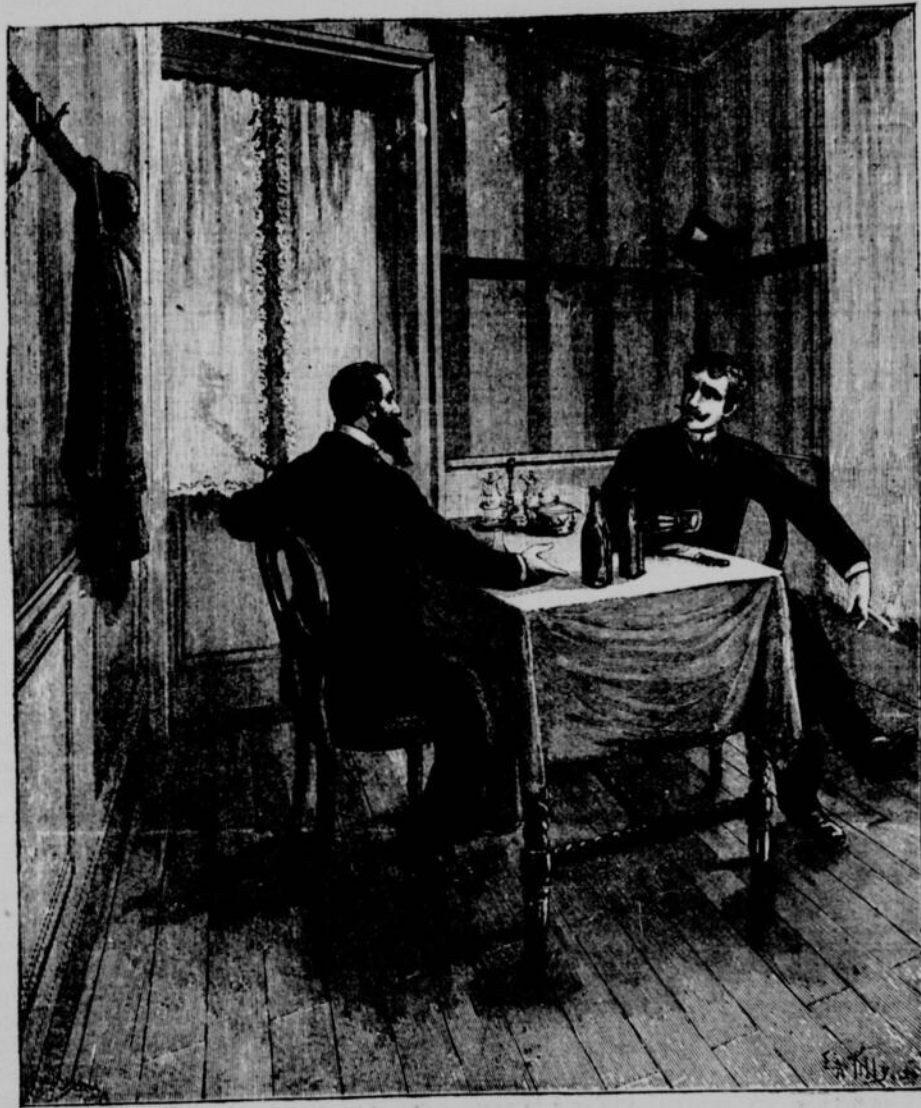
— Et votre parent a le même caractère que son père ?

— Moins de désintéressement à coup sûr, mais autant de droiture et de loyauté, oui.

— Et vous l'avez toujours connu ?

Cette question n'était pas échappée des lèvres de la jeune femme qu'elle en regretta l'indiscrétion.

Mais sir Pembroke ne parut pas la trouver



Celui-ci assis dans un petit salon, en train de prendre un lunch, invita Pierre à le partager. — Page 72, co. 2

sonne tout entière de celui qui était devant lui.

— Avant de vous le dire, monsieur, fit l'Américain avec son beau regard clair et droit, je désirerais vous apprendre à madame votre sœur et à vous qui je suis.

— Parlez, monsieur, dit à son tour Adèle de sa voix musicale, nous vous écoutons.

— Si jamais vous allez à New-York, et si vous demandez quelles sont les familles les plus anciennes et les plus honorables de l'Union, la nôtre sera au nombre de celles que l'on vous citera, j'en suis certain. Ma grand'mère, en effet, était la fille de la princesse Minnesota, l'unique héritière du roi Tawhontas-Sachem, l'un des chefs les plus puissants d'une tribu de Peaux-Rouges établie dans la Virginie.

Ma grand'mère rencontra sir Pembroke, un officier anglais d'une bonne et vieille famille écoss-

étrange car très simplement, il y répondit avec sa même expression franche et droite :

—A peu près oui, madame. Pierce a été élevé à New-York jusqu'à quatorze ans environ, puis il est revenu chez son père, où il a passé plusieurs années. A la mort de celui-ci, il a voyagé pour ses affaires dans les diverses villes de l'Union. Il y a sept ans environ, il vint à New-York, descendit chez moi, me parla de son idée, et nous sommes devenus des associés. L'affaire a été difficile à prendre, mais grâce à l'énergie de Pierce, à son intelligence, à sa persévérance, elle était en pleine prospérité quand le procès est arrivé.

Ils se turent les uns les autres, M. de Sauves et Adèle, absorbés par leurs pensées, plus que jamais découragés par ces explications catégoriques, derrière la loyale franchise desquelles nul espoir pour eux ne pouvait se cacher. Quant à sir James, il paraissait en proie à quelque pensée douloureuse, pénible à s'échapper de ses lèvres.

Enfin, il prit son parti.

—Nous, des contrefacteurs, dit-il avec un soupir bruyant, presque des voleurs !... C'est très dur, cela savez-vous, monsieur, quand on est honnête homme !...

Pierre songea qu'il avait été lui aussi accusé d'être un voleur, un assassin par-dessus le marché, et spontanément il répondit :

—Il n'y a rien au monde de plus douloureux que cela !...

—Ah ! monsieur, s'écria aussitôt l'Américain, vous venez de dire ces paroles comme un homme de cœur !... Du reste votre sœur et vous paraissez être de braves gens... Ceux qui sont honnêtes ont un air de famille entre eux d'ailleurs !...

Vous allez me comprendre, j'en suis sûr !...

Les juges ont déclaré que notre produit était le même que le vôtre... ils n'ont vu que le procédé, et ils ont eu tort, la composition qui est l'essentiel, est absolument nouvelle.

—Oh ! l'essentiel, dit Pierre...

—Ça ne fait rien, l'interrompit vivement sir James, je ne veux pas discuter sur cela ici, avec vous. Les juges ont décidé, je n'irai pas contre leur décision. Je veux seulement vous donner une preuve de plus que je suis un honnête homme, et que je croyais notre invention bien différente de la vôtre par sa composition. Mais passons. Je suis venu vous proposer non pas un arrangement, comme vous le pensiez, mais une association.

Le frère et la sœur s'attendaient si peu à cette proposition, qu'ils eurent le même haut-le-corps très significatif.

—Une association ! s'éclamèrent-ils en même temps.

—Eh oui. Vous apporterez votre usine, nous la nôtre. Vous le procédé qui est ingénieux, nous la composition qui est supérieure. Avec vos ingrédients, vous êtes condamnés à certaines couleurs ; avec les nôtres nous pouvons tout faire, même les bois de rose les plus clairs.

De plus notre fabrication étant bien plus avantageuse que la vôtre, nous vous enverrons certains articles tout fabriqués, dont vous fournirez vos clients de Paris et de France ; tandis que nous prendrons vos dessins et vos modèles.

Cela vous va-t-il ?

—Nous demandons à réfléchir, monsieur, dit Pierre.

Votre proposition nous paraît bonne à examiner, et surtout la façon dont vous venez de nous parler nous a favorablement impressionnés, je ne vous le cache pas. Salement, tout d'abord, et avant d'avoir pensé plus froidement, plus longuement à votre offre, la loyauté nous fait un devoir de vous déclarer une chose.

—Laquelle, monsieur ?

—Notre usine ne doit pas avoir l'importance de la vôtre, et notre fortune ne nous permet point de mettre des capitaux nouveaux dans l'affaire que...

Sir James ne le laissa pas continuer.

—Pas un mot de plus, monsieur de Sauves, dit-il. Nous prenons votre affaire telle qu'elle est pour l'équivalente de la nôtre, et nous n'entendons pas que notre association vous coûte une centime.

Ceci, je dois loyalement l'ajouter, m'a été imposé par Jonathan Pierce.

Nous ne vous demandons que de reconnaître dans l'acte que nous passerons et que nous publie-

rons, seulement cette clause : qu'après explications fournies par nous, vous vous êtes convaincus que nous sommes des gens honnêtes, en dehors du procédé qui est à vous.

—Oh ! ceci, monsieur, bien volontiers et de tout cœur.

L'Américain les quitta, en leur demandant l'autorisation de revenir souvent les voir, et leur donnant son adresse à l'Hôtel Continental où il resterait chaque matin, jusqu'à dix heures, à attendre M. de Sauves.

Une heure s'était pas écoulée, que Pierre arrivait rue de la Ferme et racontait à Manuel Leval l'extraordinaire aventure qui venait de se passer à Belleville.

Ce qu'il ne cacha pas surtout à son ami, c'est l'impression profonde et heureuse que leur avait faite à Adèle et à lui la franchise loyale de sir James Pembroke.

Manuel Leval réfléchit.

—Les renseignements de sir Kelly sur lui sont tout ce qu'il y a de meilleur, dit-il au bout de quelques minutes de silence. Sa proposition me paraît une chance fort heureuse pour vous.

Ne pourrais-je pas le voir ?

—C'est facile. Nous l'inviterons un de ces jours à dîner avec vous.

—J'accepte de grand cœur. Mais en attendant, demandez-lui son projet d'acte d'association avec vous, car je serais bien étonné qu'il n'en eût pas un tout rédigé dans sa valise. Vous me le rapporterez demain, à cette heure-ci, nous le discuterons ensemble.

—Bien volontiers.

Ils causèrent longuement tous les deux, de cette chose si inattendue, si heureuse pour l'industrie qui loin de se développer depuis quelque temps, périlait de plus en plus, au contraire.

Cette association, à coup sûr, en lui insufflant un sang nouveau, lui redonnerait l'essor qui lui manquait, aurait pour Paris l'attrait de la nouveauté, mais une nouveauté artistique, bon marché. De plus, les Américains, comprenant la publicité d'une façon si intelligente, il y avait de grandes probabilités pour que leur adjonction avec Pierre et sa sœur fût la fortune pour ces derniers.

—Quand vous serez plus lié avec sir Pembroke, dit Manuel Leval en quittant son ami, vous lui demanderez quel est l'ouvrier qui a dessiné son encrier.

Pierre tressaillit.

—Ah ! murmura-t-il, n'ayez pas peur !... Je n'y manquerai pas.

Le lendemain, de bonne heure, M. de Sauves se présentait à l'Hôtel Continental où sir Pembroke occupait l'un des appartements si confortables du deuxième étage.

Son nom devait avoir été donné au concierge par l'Américain, car dès que Pierre le demanda, on lui dit :

—Vous êtes monsieur de Sauves, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

—Très bien. Alors veuillez me suivre.

Quelques minutes après, l'ascenseur le mettait à la porte de sir James.

Assis dans un petit salon qui précédait la chambre à coucher, en train de prendre un lunch, il invita Pierre à le partager avec lui.

James Pembroke reçut Pierre avec une cordialité extraordinaire, même une pointe d'émotion que le frère d'Adèle ne s'expliqua pas.

—Eh bien ! lui dit-il après avoir énergiquement serré ses mains à plusieurs reprises, avez-vous réfléchi, et m'apportez-vous une réponse favorable ainsi que je la désire ?

—Je ne vous apporte rien du tout, dit M. de Sauves avec un sourire. C'est trop tôt. Diable ! nous passons pour des gens pressés et impatientes, nous autres Français, mais nous sommes des tortues à côté de vous, Américains, je vois.

—Si vous saviez comme cette question d'honneur me préoccupe et me tient !... Au point que je ne vous le cache pas du tout, et que je me livre complètement à vous.

—Et ce n'est pas ce que vous faites de plus mal. Je viens ce matin vous demander votre projet d'association.

Je le soumettrai à un avocat qui est en même temps mon intime ami. Il l'examinera et un de

ces soirs, jeudi, par exemple, vous nous feriez l'amitié de venir dîner chez nous avec lui, afin de parler de ces choses.

—Ce qui me sera un grand honneur, que j'accepte de toute mon âme. Quant à l'acte d'association, c'est une autre histoire.

—Comment cela ?

—Je n'en ai pas fait d'avance le moins du monde.

—Ah ! Mais vous avez cependant quelques idées là-dessus ?

—Pas d'avantage. La volonté formelle de sir Jonathan, d'accord en cela avec moi, est que nous acceptions tout ce qu'il vous plaira de nous demander.

M. de Sauves tressaillit.

Cette délicatesse extraordinaire l'impressionnait jusqu'aux moelles.

—Vous ne nous connaissez pas, balbutia-t-il.

L'Américain eut un bon sourire, point exclu cependant d'une certaine finesse.

—Oh ! que si ! dit-il. Un citoyen de l'Union a toujours des renseignements très complets sur ceux avec qui il veut entrer en affaires suivies.

Pierre devint subitement très pâle.

—Il y a peut-être des choses dans ma vie que vous ignorez, sir James, dit-il. Des choses que l'honneur me fait un devoir de vous apprendre, surtout si nous devenons des associés.

—Lesquelles ? Qu'une accusation aussi monstrueuse que ridicule a pesé sur vous ? Mais à cela, monsieur de Sauves, tout le monde est exposé en France.

—Alors, vous savez...

Sir Pembroke montra le paquet de journaux accumulés à côté de la théière, et en ayant écarté un, le titre apparut.

C'était la *Gazette des Tribunaux*.

—Oui, dit-il, après vous avoir vus, Mme votre sœur et vous, j'ai voulu connaître votre affaire par le menu, cette affaire dont on ne m'avait parlé à New-York que pour m'affirmer votre honorabilité absolue. Eh bien ! j'ai passé la nuit à la lire et ce matin je sais qu'il n'y a pas de femme plus admirable que Mme Chaniers, d'homme plus foncièrement honnête que vous, monsieur de Sauves, aucun au monde dont on soit plus fier d'être l'ami et de serrer la main loyale.

En disant ces mots, sir James tendait sa large main sollicitant celle de Pierre.

Celui-ci n'hésita pas.

Tout son cœur le portait vers cet homme dont le regard, le geste, les sentiments surtout étaient si droits et si bons.

—A jeudi, lui dit-il en le quittant.

—C'est maître Leval avec lequel je dînerai, n'est-ce pas ?

—Oui.

Et voilà encore un que je désire connaître. Je ne sais pourquoi, mais il me fait l'effet du père de Jonathan, ce pauvre Harry Pierce, si honnête et si désintéressé. Dites-lui que je le charge de rédiger l'acte d'association. Et ajoutez que fait par lui, je le signerai les yeux fermés. Or, je vous juge bien que ce sera la première fois de ma vie !...

—Vous me mettez dans un terrible embarras.

—Non, non, ne vous tourmentez pas. Les braves gens se comprennent entre eux, surtout quand ils ont la sagesse de ne pas introduire de tiers dans leurs relations.

—Et Me Leval ? dit M. de Sauves avec un sourire.

—Oh ! celui-là... Si tous les tiers lui ressemblaient, son métier serait joliment inutile !...

Le jeudi suivant le petit hôtel de Belleville recevait son hôte américain.

Pour la circonstance, Robert qui faisait sa dernière année à Louis-le-Grand, était venu chez tante, et Mlle Georgette, habillée de blanc, un nœud de satin soutenant mal ses admirables boucles brunes répandues sur ses épaules, attendait l'étranger dont on parlait presque exclusivement depuis quelques jours, sa curiosité de petite fille volontaire et capricieuse étant très excitée.

A sept heures sonnantes, il arriva, le dîner était pour sept heures et demie.

Manuel qui avait voulu le voir dès son entrée, était déjà dans le salon avec Adèle et les enfants.

lorsque Pierre alla à la rencontre de celui qui franchissait le seuil de sa maison.

L'impression de l'avocat fut excellente, aussi bonne que celle éprouvée par le frère et la sœur.

Tout le temps du dîner, on ne parla que de l'Amérique, de ses mœurs, de ses usages.

La famille de sir James fit également les frais de la conversation.

Il avait trois fils dont l'aîné de l'âge de Robert était déjà dans les affaires.

— Vous lancez les jeunes gens trop tard dans la bataille de la vie, dit-il. Vous les gâtez trop. Vous ne leur donnez pas assez l'habitude de penser et de se diriger par eux-mêmes, le *self-government*, comme chez nous. Alors, ils restent longtemps à trouver leur voie et leur caractère. Confiez-moi pendant quelques années ce beau garçon-là et vous verrez ce que j'en ferai.

— Et son brevet d'ingénieur à prendre ? dit Adèle, qui en couveuse tendre, voyait avec terreur germer dans le regard de Pierre une idée de consentement et d'approbation.

— Oh ! il étudiera en même temps pour le prendre au retour, soyez sans crainte. Benjamin, l'aîné de mes *boys*, mène de front les affaires et les études.

Domage, ajouta-t-il que je ne puisse amener également Mlle Georgina.

— Georgette ! rectifia la gamine sérieuse qui écoutait l'Américain, ses grands yeux ouverts, sans dire un mot, mais enthousiasmée outre mesure de ses récits et de ses manières.

— Georgette, soit. Chez nous on dirait Georgee ou Georgina.

C'est ma femme qui en serait folle, elle qui a toujours désiré des filles et qui n'a eu que des garçons. Et mon associé donc ! En voilà un qui adore les enfants et qui gâte les miens !

— Pourquoi ne s'est-il pas marié ? demanda Manuel.

— Il n'a pas eu le temps. En Amérique, voyez-vous, quand on ne se marie pas très jeune la fièvre des affaires vous prend.

Alors, bonsoir, pas moyen de s'occuper d'autre chose.

Mais quels jolis yeux vous avez, Georgee. Il faudra me donner votre portrait que je le montre à ma femme.

L'enfant rougit de plaisir sous le compliment. Et tout aussitôt, se levant de table, disparut sans dire un mot.

Quand elle revint, elle portait dans ses petites mains une large carte photographique, où Georgette apparaissait frappante de ressemblance, avec ses impénétrables yeux un peu durs, frangés de soie, ses sourcils admirables, et son petit visage déjà si adorablement mutin, impérieux et joli.

— Voilà, monsieur, dit-elle à sir James.

Celui-ci admira l'image, et plus encore la beauté du modèle.

Puis se retournant vers la fillette.

— Avez-vous demandé à votre maman la permission de me faire ce joli cadeau-là ? fit-il.

Elle avança ses lèvres dédaigneuses.

— Je n'en ai pas besoin, dit-elle, c'est moi qui suis la maîtresse.

Adèle rougit, tandis que sévèrement Pierre disait tout bas, ce seul mot :

Georgette ! . . .

Personne n'insista, et Manuel Leval se hâta de parler d'autre chose.

Au salon, les enfants étant remontés chez eux, l'avocat entama le premier l'affaire qui les occupait tous.

Il avait préparé l'acte d'association qui lui avait été demandé, et tout en ménageant les intérêts de ses amis, il y avait apporté la conscience et la délicatesse que l'on pouvait attendre d'un homme tel que lui.

— Sir Pembroke, déclara-t-il en commençant, M. de Sauves et Mme Chaniers me chargent de vous dire que votre offre d'association leur agréée. En conséquence, et ainsi que vous en avez témoigné le désir, j'ai rédigé un projet que voici, nous vous prions d'en prendre connaissance, et quand vous l'aurez étudié, vous nous communiquerez ce que vous en pensez.

— C'est étudié d'avance, monsieur, et tel qu'il est nous l'acceptons, à condition que la clause de

mandée par moi à M. de Sauves, concernant notre honorabilité, y soit mentionnée.

— Elle y est, et plus explicite encore que vous ne pouvez le désirer. Mais nous vous prions de l'emporter chez vous, et de le lire seul.

— Je n'en ferai rien.

— Nous vous le demandons, monsieur, dit Adèle à son tour, et vous avez trop de cœur pour ne pas comprendre dans quelle situation un refus de vous, mettrait notre délicatesse.

Sir James s'inclina.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, madame, dit-il ; mais je constate que j'ai cédé à vos instances, c'est tout.

Quelques jours après, il revint. Non seulement il était porteur d'une longue dépêche de Jonathan Pierce, ne paraissant préoccupé et impressionné que d'une chose : l'honneur devenait sauf grâce à l'association qu'il acceptait, pour atteindre ce but, avec un très grand sentiment de reconnaissance.

Toutes ces choses impressionnèrent non seulement Pierre et Adèle, mais également Me Leval, au point que celui-ci ne trouva pas une seule objection à élever contre ce qu'il déclarait être une chance inespérée arrivant à ses meilleurs amis.

Quant à ceux-ci, ce fut par une sympathie profonde, et un commencement de sincère amitié qu'ils remercièrent James Pembroke de la générosité et de la délicatesse dont il fit preuve pour régler une situation qui devenait désormais commune.

Peu à peu, une grande confiance s'était établie entre eux.

Ils en étaient arrivés les uns et les autres à se parler de leurs affaires les plus intimes, même de la catastrophe qui avait si étrangement bouleversé la vie d'Adèle et de M. de Sauves.

Non seulement, ils racontèrent la chose en bloc, mais ils vinrent aux détails les plus confidentiels.

Alors, de lui-même, et avec l'expression d'une conviction profonde, sir James, un soir dit :

— C'est ce contremaître que vous aimez, ce misérable Eugène Gages, comblé de tous vos bienfaits, qui est l'assassin de M. Chaniers, n'est-ce pas ?

Le frère et la sœur eurent une exclamation de joie.

— Nous l'avons toujours pensé ! dirent-ils en même temps.

Alors Pierreraconta son voyage en Amérique, ses recherches à Philadelphie, ses efforts aboutissant à l'acte mortuaire de l'ancien ouvrier.

— Est-il vraiment mort ? demanda sir Pembroke.

— Nous l'avons cru jusqu'à ces derniers temps, dit Adèle ; mais je vous avoue que lorsque nous avons connu votre existence, nous avons pensé que notre procédé, si identiquement appliqué chez vous, l'était par Eugène Gages lui-même, ressuscité sous une personnalité et un nom nouveaux.

— Pour cela, vous vous êtes abusés, mes amis. Le procédé a été par une bizarre coïncidence, trouvé par Jonathan.

Or, je connais celui-ci depuis l'enfance, il est incapable de tromper ou de mentir jamais, et il m'a souvent raconté la genèse de son invention, de quels points il était parti, et par quelles transformations, quelles étapes il l'avait fait passer avant d'en arriver où nous en sommes.

— Cependant, dit Pierre, il y a une chose extraordinaire que je n'ai pas encore dite à ma sœur, et que je serais bien reconnaissant à votre loyale amitié de m'expliquer.

— Dites, fit sir James pendant qu'Adèle ouvrait plus grands, ses yeux étonnés.

— Comme modèle de votre industrie, et afin de savoir si votre invention était bien la nôtre, je me suis procuré un objet fabriqué chez vous. Or savez-vous ce que l'on m'a envoyé ? . . . Un encrier, dont j'ai le modèle ou à peu près dans des croquis qui m'ont été faits autrefois par Eugène Gages.

— Ah ! bah ! . . . fit sir Pembroke, voilà qui est bien singulier en effet ! . . .

— N'est-ce pas ? . . . Et vous pouvez juger par vous-même de l'impression ressentie par moi. N'auriez-vous pas dans vos dessinateurs ou vos ouvriers un individu pouvant cacher sous sa personnalité l'assassin que nous cherchons ?

— Non. Nous les connaissons tous depuis trop longtemps pour qu'il y ait un doute possible.

— Mais par qui ce modèle d'encrier a-t-il donc été dessiné, savez-vous ?

Sir Pembroke réfléchit.

Les veines de son large front tendues, la fixité de son œil bleu toujours clair et droit, disaient l'effort de la mémoire.

— Nous avons peut-être eu Gages en effet chez nous, dit-il enfin.

Adèle poussa un cri, et devint plus blanche qu'une cire, tandis que M. de Sauves, tout aussi ému que sa sœur, murmurait :

— Ah ! j'en étais sûr !

— Et qu'est-il devenu, monsieur, ce bandit, ce misérable, cet assassin ? s'écria la jeune femme hors d'elle-même. Ah ! par pitié, apprenez-nous-le, que Pierre puisse enfin venger ses longues souffrances, et moi le mari si bon que j'aimais tant !

Le visage de l'Américain avait revêtu une expression de profonde commisération, d'affectueux intérêt :

— Hélas, madame, dit-il, si celui que je soupçonne était Eugène Gages, c'est Dieu qui s'est chargé lui-même de votre vengeance.

— Comment cela ?

— Il a été emporté par une foudroyante attaque de choléra.

— Sous vos yeux ?

— Oui, sous mes yeux.

— Mais comment supposez-vous que cet individu-là était Eugène Gages ? demanda à son tour Pierre de Sauves à sir Pembroke.

C'était un ouvrier français aux allures mystérieuses et étranges. On le disait expatrié pour affaires politiques et gravement compromis dans la Commune, je crois.

Ce qui pouvait bien n'être qu'une faible invention afin de détourner les soupçons sur sa véritable personnalité.

On disait également qu'il avait de l'argent, et qu'il voulait arrondir son pécule pour s'établir définitivement en Amérique.

Je me souviens de tout cela vaguement, comme de choses que je n'ai point approfondies, n'ayant à cette époque-là aucun intérêt à le faire et qui pourraient bien en cacher d'autres, plus graves.

— Comment s'appelait-il ?

— Emile Godart.

— Tiens ! Les mêmes initiales que l'autre :

E. G. ! . . .

— Physiquement ! . . . vous rappelez-vous de lui ?

— A peu près. Il était de taille moyenne, brun et pâle, avec toute sa barbe.

— Les yeux ? Comment ? . . .

— Ah ! cela, c'est trop. Il me semble cependant que c'étaient des yeux grisâtres.

— C'est lui ! s'exclama Adèle.

— Et il était habile dessinateur ? demanda Pierre à sir Pembroke.

— Il ne faisait à peu près que cela chez nous, dessiner. Et c'est de lui que nous viennent tous les croquis de nos plus jolis modèles. Je serais bien étonné que l'encrier ne fût pas une de ses compositions.

Mais si vous le désirez, je le demanderai à Jonathan qui s'occupe presque exclusivement de la partie artistique, pendant que moi, mon département est celui des relations extérieures, de la comptabilité et de l'administration.

Pierce nous le dira très bien.

— Oui, je vous en prie. Ah ! quel malheur qu'il soit mort ! . . .

— Dieu s'est chargé de sa punition, dit philosophiquement l'Américain.

— Oui, répondit Adèle, mais il a été bien cruel de nous priver de notre vengeance !

Quinze jours après, sir James Pembroke reparut, annonçant que les premiers envois de l'usine de New-York étaient déjà en route.

La publicité avait été réglée par lui, sur un pied inconnu en France, les résultats déjà, s'en faisaient sentir, et les commandes abondaient.

Il combla Georgette de cadeaux et de gâteries, mais tout cela en son nom, et à celui de Jonathan Pierce qui avait déjà reçu le portrait de la fillette, et y avait répondu en envoyant courrier par courrier, une poupée fabriquée par lui-même.

Quand on déballa la caisse, Georgette faillit avoir une syncope de joie.

La poupée était le vivant portrait de la gamine. Mais un portrait de grandeur naturelle, aux traits finement ciselés, d'une extraordinaire ressemblance.

Seulement, l'expression, au lieu d'être dure et impérieuse comme celle du modèle, avait une douceur et une grâce pénétrantes, exquises.

Et puis quel trousseau !...

On avait dû fouiller tous les magasins de New-York pour le faire, c'était évident.

Rien de ce qui peut servir à une petite fille de dix ans n'y manquait, pas plus les robes que les bijoux, pas plus la lingerie que les futilités.

De telle sorte que cela avait bien plutôt l'air d'objets devant servir à une petite princesse qu'à une poupée.

—A moi tout cela !... s'écriait l'enfant charmée et ravie en poussant des exclamations de joie.

Dis, mère ! tu me laisseras habiller moi-même avec ces robes si belles !... Comme je vais être élégante !... Pas une de mes amies ne pourra m'être comparée ! Je les éclipserai toutes !

—Et à Jonathan Pierce, que voulez-vous que je lui dise, Georges ? demanda sir Pembroke.

Les yeux de la fillette brillèrent comme des escarboucles.

—Qu'il ne tarde de le connaître, dit-elle, et que je l'aime déjà de tout mon cœur !...

Six mois après, Robert ayant brillamment passé ses deux baccalauréats, partit pour New-York où il allait chez les associés de son père apprendre à la fois le commerce, la langue et la commune industrie.

—Ah ! Robert, dit Georgette à son cousin en voyant ses préparatifs de voyage, que je voudrais être à ta place, et aller voir ce M. Pierce si bon, et qui m'envoie de si belles choses !...

—Et maman ? dit le jeune homme qui pleurait comme une source à l'idée de quitter son père et Adèle, tu la laisserais donc seule, papa et Suzanne aussi ?...

Elle leva les épaules.

—Ici, dit-elle, on ne m'aime pas, on me gronde toujours, et l'on ne m'a jamais fait de si beaux cadeaux !...

## QUATRIÈME PARTIE

### LE DEFAT DE LA CUIRASSE

#### I.—LOIN DU PAYS

Il était réellement adorable, ce nid que Mme Pembroke avait maternellement préparé pour l'exilé, à côté des pièces habitées par ses fils eux-mêmes.

A part la vue, qui était magnifique, car après avoir dominé les futaies du parc, la rivière de l'Est, Brooklyn, elle s'étendait très loin sur l'admirable baie de New-York, avec ses milliers de vaisseaux pavoisés de tous les pavillons du monde ; avec son fouillis d'îles qui paraissent de loin autant d'émeraudes flottantes dans le miroitement des eaux, en dehors de tout cela, les pièces que devait occuper Robert avaient ce large confortable que les Américains seuls connaissent.

Le cabinet de toilette, avec son système complet d'hydrothérapie, la chambre à coucher haute et claire, la pièce d'étude commune avec Benjamin, tout plaisait aux yeux, était si calme, si paisible, si tranquille, que l'on se serait cru à cent lieues de la grande cité travailleuse et bruyante.

Tout d'abord, les deux jeunes gens causèrent de leurs études, de leurs goûts, de leur avenir.

Benjamin était plus pratique, Robert avait la note artistique plus développée. L'Américain avait tout le côté industriel et commercial déjà très avancé : les études de Robert, surtout pour les sciences, étaient plus fortes et plus solides. En somme, ils se valaient, et sous des apparences différentes, c'était le même esprit droit, ouvert et intelligent.

Au bout d'une heure de conversation, Benjamin dit à son camarade :

—C'est mon cousin Jonathan qui va être heureux de votre arrivée !...

—Comment donc ? demanda le fils de M. de Sauves.

—Oui, c'est lui qui me donne des leçons de chimie, de physique, de mécanique et de dessin. La mécanique, encore ça va assez bien, mais le reste, et surtout le dessin, ça ne veut pas entrer. Tandis que vous, avec vos dispositions naturelles, vous allez faire sa joie.

—Il est donc bien fort ?

—Un véritable talent. Et une passion extraordinaire pour toutes ces choses, qui moi, m'ennuient tant.

—Alors, nous nous entendrons ?

—C'est probable.

—Et parle-t-il français aussi bien que vous ?

—Bien mieux.

—Ce n'est pas possible, vous n'avez pas même l'accent étranger.

—Si, un peu. Tandis que lui, étant de la Nouvelle-Orléans, il prononce le français de naissance.

Robert venait lui-même d'enlever de sa malle les photographies de son père, d'Adèle, de Georgette et même celle de Suzanne qu'il avait religieusement placées au-dessus de sa cheminée.

—Ah ! dit Benjamin, c'est votre famille, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit le fils de Pierre très attendri.

—Voulez-vous me permettre de les regarder ?

—Volontiers. Voici mon père.

—Oh ! comme vous lui ressemblez, et que sir James avait raison de dire que M. de Sauves avait le visage le plus droit et le plus sympathique qu'il eût encore rencontré. Il ne doit pas avoir un ennemi, cet homme-là.

—Il en a eu cependant, dit Robert avec un grand soupir.

Puis montrant le portrait d'Adèle.

—Voici maman, fit-il, les larmes aux yeux. Maman, je me trompe, puisque c'est la sœur de mon père. Mais ma mère, et c'est elle qui en m'élevant et en m'aimant comme son propre fils, l'a remplacée.

—Elle est bien belle.

—Et bien bonne. C'est un tableau parfait auquel il n'y a pas une ombre.

—Et celle-ci ? demanda Benjamin en désignant Suzanne.

—Une gouvernante qui m'a élevé aussi, et qui nous a consacré sa vie à ma cousine et à moi.

—Ah ! la voici, miss Georgie !... Je le reconnais. Vous allez voir sa photographie en bas au salon, à la place d'honneur.

Plus un portrait fait par mon cousin Jonathan, où il l'a entouré de fleurs et d'oiseaux, et qui est bien la plus jolie chose du monde, car il a mis dans ses yeux un peu hautains une expression de douceur et de tendresse extraordinaires. Les ont-ils, ces beaux yeux-là ce sentiment doux et tendre, d'habitude ?

—Rarement, répondit Robert avec un sourire. Mais Georgette est encore si jeune !... Plus tard cela viendra peut-être.

—Ah ! je l'avais bien deviné. Vous le direz à Jonathan, n'est-ce pas ?...

—Oui, pourquoi ?

—Parce qu'il soutenait que c'était la fixité de la photographie qui donnait cet air dur et autoritaire à miss Georgie, et il affirmait qu'il était sûr à la forme de ses prunelles, que l'expression en devait être le plus souvent pensive et rêveuse.

—Oh ! cela jamais ! affirma le jeune homme très convaincu.

La cloche du diner sonnait.

—Vous m'avez fait causer, dit-il à Benjamin, je ne suis pas prêt.

—Vous avez le temps, ce n'est que le premier. En effet, la toilette de Robert fut vite terminée, et quelques minutes après, les deux jeunes gens descendaient au rez-de-chaussée de la maison.

La porte du salon était ouverte à deux battants, néanmoins, l'obscurité relative de la pièce, quand on venait du vestibule largement éclairé, ne permettait pas de distinguer les personnes déjà arrivées, pas même les objets qui la meublaient.

—Mais on n'y voit pas du tout, s'écria Benjamin dès le seuil. Maman, voulez-vous me permettre d'ouvrir, afin que mon ami Robert constate combien sa Georgie est belle chez nous ?

—Volontiers, mon fils.

Mais ce qui frappa d'abord les regards du fils de Pierre, ce ne fut ni la somptueuse élégance du ma-

gnifique salon qu'il avait devant les yeux, ni l'admirable peinture représentant Georgette Chaniers dans un coin même du parc, de New-York, entourée de fleurs et d'oiseaux, ce fut un homme debout au milieu de la pièce, souriant doucement à Robert, et lui tendant ses deux mains ouvertes.

Il était de taille moyenne et paraissait presque petit à côté de la stature extraordinaire de sir James Pembroke ; sa maigreur le rajeunissait surtout avec son teint coloré, ses yeux clairs, et ses cheveux d'un blond doré.

Il était habillé de noir, correctement ; et ses habits, quoique confectionnés à New-York, ne lui enlevaient rien d'une tournure svelte et particulièrement élégante.

—Je désirais beaucoup vous connaître, sir Robert, dit-il d'un accent très français, et d'une voix d'un calme parfait.

Pas un muscle de sa physionomie ne bougeait en dépit de ses affectueuses paroles.

Le fils de M. de Sauves laissa tomber sa main dans celle de Jonathan Pierce, et tressaillit.

Cette main, longue et forte, mais d'une extraordinaire blancheur, était plus froide que du marbre. Il leva les yeux sur son interlocuteur.

Le visage était impassible, plutôt souriant ; les couleurs roses de sir Jonathan n'avaient ni pâli, ni foncé, il sembla seulement à Robert, que les lèvres de l'Américain, subitement blanchies, tremblaient légèrement.

Il devait se tromper, car ce fut de la même voix placide, presque sans inflexion, à coup sur sans émotion que l'associé de sir James continua :

—Il paraît que mon cousin Pembroke va avoir un fils de plus, et moi un élève comme Benjamin, j'en suis particulièrement heureux.

Robert avait secoué l'étrange impression éprouvée en touchant la main glacée de sir Jonathan.

—Moi, aussi, monsieur, dit-il, je suis extrêmement ému de l'accueil si hospitalier que l'on me fait ici, et je ne saurais jamais en être assez reconnaissant. A vous également, qui voulez bien devenir mon professeur, m'a-t-on dit. Il paraît que vous êtes un artiste d'une très grande valeur.

—Grande valeur... non. J'ai seulement un goût très vif pour le dessin de la peinture.

—Voilà un échantillon de ses œuvres, dit Mme Pembroke en montrant le portrait de Georgette.

Robert se retourna.

—Ma cousine ! s'exclama-t-il. Oh ! la chère petite !...

Pour la première fois, l'impassible physionomie de sir Jonathan laissa voir une émotion.

On eût même dit que ses yeux plus brillants s'humectaient légèrement.

Mais un véritable artiste est quelquefois si fier de ses œuvres !...

—Est-elle vraiment ressemblante, miss Georgie, telle que sa photographie me l'a montrée en rêve ? demanda Jonathan de sa voix déjà redevenue calme.

Robert regardait longuement, profondément, la fillette, mais en peintre aussi, peut-être encore plus qu'en cousin.

—Que c'est merveilleux ! dit-il enfin, comme la tête ressort bien vivante et réelle. Et comme elle est posée !... Que d'air, que de lumière !...

—Oui, insista sir Jonathan évidemment flatté, mais elle, l'enfant, comment la trouvez-vous ?

Robert l'examina de nouveau.

—C'est Georgette, dit-il enfin, et d'une ressemblance parfaite, excepté les yeux.

—Ah ! ils sont noirs cependant ?

—Oui, et splendidement beaux ; mais ils n'ont point la douceur pensive, la gravité humide de ceux-ci.

Ils sont plus durs, plus impérieux surtout.

—Ah ! En êtes-vous sûr ?

Le fils de Pierre regarda avec un certain étonnement celui qui lui parlait ainsi.

—Bien sûr, dit-il, et j'aime assez Georgette pour ne confondre ou n'oublier ni un trait de son visage, ni un détail des sa physionomie. C'est une charmante enfant dont le cœur est parfait, et qui au contact de sa mère, deviendra aussi bonne et aussi dévouée qu'elle ; mais pour le moment la douceur n'est pas sa vertu favorite.

(A suivre)